

8. Rectification au profit de M. Bro-waey d'un compte pour fourniture d'eau ;  
9. Adoption d'un rapport pour la construction, sous le calvaire du cimetière, d'un tombeau pour les doyens et curés de la ville. — Rapport concluant à l'ouverture de listes de souscriptions pour l'érection du dit monument ; la ville y participant pour une somme de fr. 3,000, outre l'abandon du terrain ;  
10. Vote d'une somme de fr. 16,000 pour concourir à l'érection d'un Temple protestant, rue des Arts en remplacement de l'ancien ;  
11. Vote favorable à l'établissement d'une passerelle au-dessus de la gare de Roubaix, qui permette aux piétons de se rendre directement de la rue du Chemin de fer au bateau du Fresnoy ;  
12. Renouvellement des commissions trimestrielles.

Samedi soir, M. Lemercier de Neuville, le créateur des Pupazzi donnait une séance au Grand Cercle de l'Industrie. Les Pupazzi sont les portraits-charges, vivants et animés, de toutes nos célébrités contemporaines. M. Lemercier de Neuville, seul, sans aide, les sculpte, les peint, les anime, imite leur esprit et les intonations de leur voix. Comme le dit fort bien le prospectus, rien de plus étrange et de plus franchement comique que ce spectacle essentiellement du grand monde, qui passe et revêt au jour le jour la société moderne et la critique sans l'offenser.

Les Pupazzi, qui jouissent d'une grande vogue dans les salons parisiens, ont obtenu samedi au Cercle le plus franc et le plus légitime succès. M. Lemercier de Neuville s'est donc cru autorisé — avec raison selon nous — à demander le grand salon de la Mairie afin d'y donner une séance qui devait avoir lieu jeudi. On le lui a refusé. Pourquoi ? Serait-ce parce que la salle des fêtes est exclusivement réservée, comme on le prétend, aux concerts de nos sociétés locales ? Mais ce soir même, des artistes étrangers s'y font entendre, et nous ne nous expliquons pas le refus infligé à M. Lemercier de Neuville.

Les distractions intelligentes sont déjà trop rares à Roubaix. Il faudrait y attirer les artistes en renom et les encourager.

Nos lecteurs se rappellent l'explosion de générateur qui a eu lieu il y a quelque temps au Cul-de-Four, dans un établissement de dégraisage. Cet accident entraîna la mort d'un ouvrier. Nous apprenons que M. Delplanque, le propriétaire de l'établissement, est poursuivi pour homicide par imprudence.

Dans la nuit du samedi au dimanche, des malfaiteurs se sont introduits chez M. Martin, fondeur, rue de Tourcoing. Avec l'aide de burins pris dans les ateliers, ils ont essayé de faire sauter la serrure d'un coffre fort Gruson qui se trouvait dans le bureau. Ce travail, qui a dû demander plusieurs heures, a été inutile et ces audacieux voleurs se sont retirés en renonçant à leur projet.

Pour toute chronique locale, J. REBOUX.

## Dernières Nouvelles

DEPECHE TELEGRAPHIQUES.

Service particulier du JOURNAL DE ROUBAIX.

Paris, mardi 19 novembre.

Le président du Corps législatif n'a pas prononcé de discours en ouvrant la séance.

M. Jules Favre a déposé trois demandes d'interpellation concernant la politique intérieure et extérieure et l'expédition romaine.  
Demain séance.

Londres, mardi 19 novembre

L'ouverture du Parlement a eu lieu aujourd'hui.

Le discours de la Reine est conçu dans un sens pacifique.

Il annonce que les motifs de l'expédition d'Abyssinie seront communiqués au Parlement.

Il constate les relations amicales de l'Angleterre avec les puissances de l'Europe. Il ne voit aucune raison de craindre que la paix européenne soit troublée.

Le discours royal exprime la confiance que la France pourra prochainement évacuer les États Pontificaux, le but de l'expédition étant atteint.

Pour copie conforme : J. REBOUX.

## FAITS DIVERS

Une dépêche nous a appris une épouvantable nouvelle. L'île de Tortola (Petites Antilles), appartenant à l'Angleterre, a été submergée; dix mille personnes ont été noyées.

L'île avait douze milles de longueur sur quatre de largeur, et se composait pour la plus grande partie d'une haute chaîne de

montagnes. Elle avait été une possession anglaise juste pendant deux siècles.

Son gouvernement consistait en un président, un conseil exécutif et une législature; c'était une machine un peu compliquée pour une si petite colonie. Le président, qui relevait de l'autorité du gouverneur en chef des îles Sous-le-Vent, était sir Arthur Rumbold, baronet, qui avait servi avec la cavalerie ottomane dans la guerre de Crimée.

— Il y a des gens d'esprit qui n'ont vraiment pas de chance ! Témoin ce pauvre Monsieur Adrien Marx. On se souvient de ses mémorables compte-rendus, lors de la visite impériale dans le Nord et de ses tribulations à l'estaminet du *Cour Joyeux*. Les chasses impériales ne lui portaient pas bonheur non plus et voici en quels termes un journal spécial, le *Derby*, donne à l'aimable chroniqueur une petite leçon sur les choses de la vénerie :

Décidément le reporter officiel du *Figaro*, M. Adrien Marx, à part ses autres qualités, n'est pas un Nemrod, c'est-à-dire un fort chasseur devant le Seigneur. Le style de ses compte-rendus des chasses impériales, style émaillé à profusion de *quadrupèdes*, de *ruminants* et de *volatiles*, le prouve surabondamment; et si S. M. François Joseph a lu ses impressions littéraires, il n'a pas dû être flatté d'avoir, pour vanter ses exploits, un chroniqueur si peu cynégétique.

Il n'est pas jusqu'à ce pauvre Néro, le chien d'arrêt de l'Empereur, qui n'ait été éreinté par sa lourde prose. Il s'étend complaisamment, dans sa mise en scène, sur la tenue plus que modeste de ce favori et s'étonne que, pour un chien de Cour, il n'ait à son cou qu'un collier de cuir le plus vulgaire. Ne voudrait-il pas, par hasard, que le superbe animal, en raison de sa haute position sociale, fut décoré de la Toison d'Or ou portât un collier de perles fines ?

M. Adrien Marx, dans ses appréciations sur les chasses de la vénerie et sur le chenil dont il a, dit-il, passé l'inspection, est encore d'une naïveté plus adorable. Il nous apprend qu'à son grand étonnement, chaque chien de la meute sait son nom par cœur et y répond en hurlant sur son banc au premier appel du piqueur. Belle nouvelle ! Comme si dans tous les chenils ce n'était pas là le premier renseignement inculqué par le professeur à chacun de ses élèves, non pas au moyen de la leçon qu'indique le naïf chroniqueur — ample distribution de coups de fouets administrés au recalitrant, mais au contraire invitation cordiale à sortir du chenil pour se mettre à table et venir prendre sa part de mouée dans l'auge commune.

Ces pauvres caniches ! comme les appelle spirituellement M. Adrien Marx, pour un équipage impérial que vous devez être fiers d'avoir eu l'honneur de poser devant un si habile photographe. *Ne bougez plus !*

Une phrase qui depuis quatre jours excite des potémiques et des discussions à n'en pas finir, c'est celle qu'a écrite le général de Failly, rendant compte au ministre de la guerre du combat de Mentana :

« Les fusils Chassepot ont fait merveille. » Cette phrase, qu'en l'écrivant le général ne croyait certainement pas appelée à un retentissement pareil, a une petite histoire que voici :

Lorsque le rapport du général de Failly fut envoyé au Ministre par M. le ministre de la guerre, la direction politique du *Moniteur* fut frappée de cette expression « ont fait merveille » ; Avec son tact ordinaire, elle hésita devant cette locution qui ne lui parut pas heureuse ; mais comme on ne pouvait pas modifier un document officiel, on signala au ministre de l'intérieur ce mot *merveille*.

Le ministre biffa le mot de sa main et recommanda qu'on recherchât la phrase qui fut employée il y a quelques années pour exprimer les effets des canons rayés.

Recherche faite, on remplaça la locution : *ont fait merveille* par celle-ci : *ont produit des effets foudroyants*.

L'épreuve du journal ainsi corrigée fut renvoyée, selon l'usage, au ministère de la guerre, mais la modification proposée par le ministre de l'intérieur ne fut pas acceptée. M. le maréchal Niel, par respect sans doute pour le document officiel, ne voulut pas qu'un seul mot y fut changé, et il maintenait les premières expressions.

Le *Moniteur* parut le lendemain matin portant la phrase qui fait tant de vacarme depuis : « Nos fusils chassepot ont fait merveille ». Tout le monde sait l'émoi que cette *merveille* a causé.

L'Empereur lui-même, paraît-il, s'émut de cette expression malheureuse. Il fit demander à l'instant même des explications au ministère de la direction politique du *Moniteur* qui se trouva ainsi déchargé de toute responsabilité par la précaution qu'elle a prises et les ordres formels devant lesquels elle a dû s'incliner.

M. le ministre de la guerre, en ne permettant pas qu'on modifiât, ne fut-ce que d'un mot, le rapport officiel d'un officier supérieur, a évidemment donné un exemple que toute l'armée comprend et approuve, mais il faut convenir aussi que si le maréchal eût été l'ennemi personnel du général de Failly, il n'eût pas agi autrement.

ATTAQUE D'UN TRAIN PAR DES BANDITS. — On lit dans le *Courrier de Bayonne* du 17 : « Le train express n° 41, de Madrid à Bayonne, qui était attendu à la gare de notre ville hier, à une heure de l'après-midi, n'est arrivé que dans la soirée. Ce

retard provenait d'un événement que l'on taxerait d'imaginaire, d'incroyable, si l'Espagne, qui en a été le théâtre, n'était le pays des aventures étonnantes, quelque fois même invraisemblables ; l'audacieuse tentative d'une bande de voleurs en était la cause. Sachant qu'un convoi devait passer sur la ligne du Nord, portant des valeurs importantes, sept individus, dont le métier devait être, avant l'établissement des voies ferrées en Espagne, de détrousser les voyageurs en malle-poste, ont voulu essayer de reprendre leur ancienne industrie. Il est vrai que le butin valait bien la peine d'un fort, car, dans les wagons de ce train devaient se trouver deux millions et demi en numéraire, si les informations des bandits étaient exactes.

Leur résolution arrêtée, ceux-ci se mettent en devoir d'en réaliser l'exécution. Ils se rendent, dans la nuit, à l'entrée du tunnel de Labroucoulé, qui à 1,300 mètres de longueur et est situé entre les stations de Quintanapalla et de Monasterio, à quelques kilomètres de Burgos, s'emparant du surveillant de barrière, le garrottent, et, après l'avoir porté au-dessus de l'entrée de la voie souterraine, ils se mettent en devoir d'enlever les rails sur une certaine étendue. Une fois ces dispositions prises, ils attendent tranquillement l'arrivée du train, qui ne pouvait tarder. A 3 heures du matin, le sifflet de la machine retentit et bientôt ils aperçoivent les feux de la locomotive. L'un d'eux fait alors le signal de ralentissement. Le mécanicien sonne au frein, la locomotive modère la vitesse de sa marche, pénètre lentement sous le tunnel et le déraillement s'effectue sans de sérieux accidents. Le chauffeur, qui était en ce moment à graisser les tuyaux, est seul blessé à l'entrée du train, dans une de ces guérites ménagées à l'intérieur des tunnels. A peine les voyageurs, réveillés en sursaut par cette brusque secousse, se sont-ils mis debout, qu'ils entendent ce cri : *Que personne ne descende, ou il est mort !* Quelques coups de feu partent au même instant.

Surpris de cette fusillade, les soixante voyageurs qui se trouvaient dans le train obtempèrent à l'injonction qui leur est faite, à l'exception d'un Anglais, qui, voyant un carabine braquée sur sa personne, saute hors du wagon. Le bandit presse la détente, le coup rate ; sans donner à son agresseur le temps de le mettre de nouveau en joue, l'Anglais se précipite sur lui et engage une lutte corps à corps, dans laquelle il reçoit divers coups de crosse du mousquet ; enfin, il parvient, à s'emparer de l'arme, et, à son tour, prend une bonne revanche sur le malfaiteur, qui s'enfuit, laissant sa carabine entre les mains de l'insulaire et son chapeau sur le terrain.

Pendant ce temps, le reste de la bande s'est précipité vers le fourgon des marchandises et a tout jeté sur la voie. Les malles sont ouvertes avec des couteaux, mais, terrible déception ! de leurs flancs lacérés ne s'échappe aucune valeur. Le convoi porteur du trésor convoité, venant d'un côté opposé à celui indiqué aux malfaiteurs, était déjà passé et bien loin du tunnel. Les audacieux voleurs se retirent alors tout confus, sans avoir même pu mettre la main sur une somme importante qui se trouvait dans la caisse du fourgon et que le mécanicien et le serrurier avaient eu la présence d'esprit de mettre en sûreté en la plaçant sur la machine. Des troupes ont été hier même dirigées sur le théâtre de l'événement.

Une affaire qui ne peut manquer de piquer vivement la curiosité publique, viendra vendredi prochain devant le tribunal correctionnel du Mans.

L'intérêt de cette affaire réside dans une pièce importante qui figure au procès. Cette pièce, qui est sous les scellés, consiste dans une boîte — en fer ou en plomb — qui renferme, dit-on, les mémoires authentiques de la duchesse d'Angoulême, écrits de sa propre main.

Cette boîte a été découverte enfouie dans le jardin d'une maison du quartier de la Mariette, où est mort il y a quelque temps le possesseur du précieux manuscrit.

Comment ce manuscrit est-il tombé entre ses mains ? C'est un point que le procès qui a lieu aujourd'hui entre l'héritier naturel et deux demoiselles, légataires du défunt, éclaircira peut-être.

Quand l'empereur Joseph II visita la France, il s'arrêta quelques jours à Nîmes pour y voir les beaux restes des constructions romaines. Le magistrat municipal qui l'accompagnait exaltait emphatiquement les avantages de l'ancien Nemausus.

Ceci est l'ouvrage des Romains, cela est encore l'ouvrage des Romains, répétait-il à chaque instant en faisant admirer le temple de Diane, la tour Magne, la Maison carrée.

C'est toujours l'ouvrage des Romains, dit-il en montrant les Arènes. — Malheureusement l'entrée en était obstruée par les saletés de toutes sortes, et la canaille de la ville avait converti en privés les plus belles arcades de l'amphithéâtre. Alors l'empereur, tout en marchant avec précaution, se tourne vers le magistrat et lui dit froidement :

— Oh ! évidemment ceci n'est pas l'ouvrage des Romains.

On raconte l'anecdote suivante du passage de la jeune reine de Naples à Nice :

Vendredi dernier, vers huit heures du matin, une voiture légère contenant deux dames voilées, entra par la Promenade des Anglais dans la ville où réside le comte Auguste.

C'est sous ce titre que le roi Louis Ier de Bavière garde l'incognito à Nice.

C'était l'épouse de François II qui venait saluer le doyen des fêtes couronnées. Aussitôt introduite, la reine Marie-Sophie se jeta au coup de vitrail qui, en la serrant avec élan sur son cœur ne put maîtriser l'émotion qui gagnait l'assistance.

Laisseés seuls, le comte Auguste et l'ex-reine eurent une longue conférence à la suite de laquelle la reine Marie-Sophie retourna à la villa Massengio où elle fit ses adieux pour s'embarquer sur le yacht impérial autrichien qui chauffait en rade de Villefranche.

L'ex-roi de Bavière est l'aïeul maternel de l'ex-reine de Naples.

Par suite de circonstances assez romanesques qu'il serait trop long de rapporter, la demoiselle M... de S..., appartenant à une bonne famille et ayant possédé une certaine fortune, s'était trouvée réduite à une situation des plus précaires. Elle s'était réfugiée dans un petit hôtel de la rue Vieille du Temple, et elle y occupait une chambre des plus modestes, où elle s'efforçait de vivre en travaillant à des ouvrages de couture ; mais, malgré ses veilles prolongées, que décelaient ses yeux fatigués et rouges, on voyait qu'elle ne pouvait lutter contre le dénuement et qu'elle devait souffrir de la faim.

Les traits pâles et amaigris de la demoiselle M... de S... avaient conservé un grand caractère de beauté et de distinction. Tout le monde, dans la maison, s'intéressait à elle et, à divers reprises, on avait essayé de lui faire des offres de service. Mais tout en remerciant avec effusion les personnes qui lui témoignaient de la bienveillance, elle déclarait qu'elle n'avait besoin de rien et laissait entrevoir une certaine fierté qui empêchait d'insister.

Hier la maîtresse de la maison fit la réflexion que, depuis quarante-huit heures, la demoiselle de S... n'avait pas été vue. On conçut des inquiétudes et, après avoir inutilement frappé à sa porte, on avertit le commissaire de police du quartier, qui fit ouvrir par un serrurier.

La jeune fille fut trouvée sans vie dans son lit, près duquel était un réchaud contenant des restes de charbon. Elle avait laissé une longue et touchante lettre adressée à une personne qu'elle avait affectionnée.

Un drame horrible vient de se passer à la Sauvelat-de-Savères (Lot-et-Garonne). Jean Sanguinel vivait en mauvaise intelligence avec Peter Richard, sa femme, et la battait souvent.

Vendredi, Peter, qui la veille avait été torturé par son mari, part pour aller porter plainte à Larroque. Son mari se doutant de son intention, se met à sa poursuite ; elle s'en aperçoit, gagne aussitôt la traversée et se dirige vers le Couadiffet, à l'extrémité d'un vallon bordé de chaque côté par de grands rochers et des taillis ; ou elle espère s'échapper.

Mais Sanguinel hâta le pas, des laborieux l'ont vu passer tenant à la main un bâton, il n'était qu'à 20 mètres de sa femme. Il la rejoint bientôt dans les bois au bord du tertre, se précipite sur elle, la renverse et la frappe avec un long couteau de cuisine qu'il avait apporté. C'est en vain qu'elle l'implore ; sept coups viennent atteindre la victime, et pour l'achever, il frappe encore avec son bâton de chêne un dernier coup qui entr'ouvre le sommet du crâne. Tu es bien morte », dit-il. Et aussitôt, la prenant par les pieds il la jette au pas du rocher, de plus de 6 mètres d'élevation.

Ce crime avait eu deux témoins qui s'empressèrent de se porter au secours de la victime.

Le coupable était rentré chez lui, il va chez un voisin emprunter un fusil à deux coups, et s'enferme dans sa maison.

Bientôt la rumeur publique annonce l'assassinat de la femme Sanguinel. Une petite fille était venue chercher M. Dufour, médecin à la Sauvelat-de-Savères. Des rassemblements se forment devant la maison ; par une coïncidence particulière, c'était jour de correspondance, et les gendarmes de Beauville et de Puymirol arrivaient.

Sanguinel ne doute pas qu'on ne soit à sa poursuite, il ferme sa fenêtre, un coup de feu retentit, bientôt suivi d'un second. On hésite à forcer la maison, puis l'on se ravise, et l'on tente d'entrer par le logement de la belle-mère, séparé seulement par une cloison où se trouve une porte de communication. — Un troisième coup de feu retentit, c'est alors qu'arrive le brigadier Carrière, de Larroque, dont la conduite est digne des plus grands éloges.

Il enfonce lui-même la porte, et on peut apercevoir Sanguinel couché sur son lit, donnant des signes de vie, et tenant à la main son fusil qu'il semble manier encore.

Le brigadier s'élança sur le lit, le coup part entre ses dras ; ceux qui le suivent le croient blessé, mais c'est sur lui-même que le malheureux Sanguinel a dirigé ce dernier coup. Il peut parler encore malgré les horribles blessures qu'il porte au front et à la mâchoire. Il confesse publiquement son crime. Un moment après commença une horrible agonie, suivie de la mort par laquelle Sanguinel échappa à la justice des hommes prête à le saisir.

Pacheco, le bandit dont le nom est devenu tristement célèbre, continue de jeter la terreur parmi les populations environnantes de Madrid. La garde civile, continuellement à sa recherche, ne peut rien contre la hardiesse, la sagacité, l'intelligence de ce redoutable malfaiteur ; il s'échappe de ses mains alors qu'on croit le tenir plus sûrement.

Il y a peu de jours, la garde civile et les

gardes ruraux d'Ecija reçurent avis du chemin que le fameux brigand devait suivre ; ils s'embusquèrent près d'un puits qui se trouvait sur la route indiquée. Pacheco ne tarda pas en effet à paraître ; il s'approcha même du puits afin d'y prendre de l'eau pour son cheval. Aussitôt les gardes civils se précipitèrent sur leur proie, mais Pacheco était déjà en selle et hors de leur portée ; il eut bientôt disparu.

On n'a pu arrêter encore que deux individus véhémentement soupçonnés d'être les espions des bandits.

Le dernier numéro d'un journal publié à Vienne par une association protectrice des animaux, contient les données suivantes sur l'âge des bêtes.

Un ours vit rarement plus de 20 ans ; un chien, un toup, également 20 ans ; un renard, 14 à 16 ans. Les lions vivent longtemps ; un lion du jardin zoologique de Londres, atteint l'âge de 70 ans ; les écureuils et les lièvres vivent 8 ans ; les lapins, 7 ans. Il est prouvé que des éléphants ont vécu 400 ans. Lorsqu'Alexandre-le-Grand eut vaincu le roi indien Porus, il consacra au soleil un éléphant qui avait combattu courageusement pour ce roi, et le nomma Ajax ; il le remit en liberté après lui avoir attaché une inscription. On retrouva l'animal 350 ans plus tard. Les porcs atteignent l'âge de 20 ans. Le rhinocéros ne vit que 15 ans. Il y a un cheval qui vécut 62 ans. L'âge moyen de la vie du cheval est de 25 à 30 ans. Les vaches vivent environ 25 ans. Cuvier suppose que les baleines vivent 1000 ans. Un aigle mourut à Vienne à l'âge de 103 ans. M. Mallerton possédait le squelette d'un cygne qu'il a vécu 307 ans. Les pélicans vivent 62 ans ; les tortues vivent souvent jusqu'à 100 ans.

— On écrit de New-York :

Il y a quelques jours, à Ronsburg, on donnait un bal ; on dansait depuis plusieurs heures, quand cinq individus, nommés Sol Golver, John Fitzburgh, Robert Forbes, John Hanlon et Abraham Crow, firent irruption dans la maison et se donnèrent la fête, animés, on n'en pouvait douter, de l'intention de troubler celle-ci. Ils s'adressèrent assez vivement à l'un des invités, nommé G. Bennett, lequel, pour toute réponse, tira un revolver de sa poche et frappa de la crosse le sieur Sol Golver. Un second invité, comme on dit dans les comédies, M. Béranger, s'approcha pour tâcher d'apaiser les choses, mais John Fitzburgh, lui tira un coup de pistolet qui l'étendit roide mort.

M. Clayton, le violoniste, lâchant son paisible instrument, s'arma d'un couteau et en frappa Sol Golver à la nuque, mais Crow le déarma et le frappa avec ce même couteau, une blessure très grave à la tête, après lui avoir tiré un coup de pistolet.

Pendant ce temps, Fitzburgh s'adressait à un troisième invité qu'il trouva moins facile que le pauvre Béranger, car il en reçut deux coups de revolver, qui l'étendirent à terre sans vie. Hanlon arriva trop tard au secours de son compagnon, mais assez tôt pour aller le rejoindre, bientôt rejoint lui-même par Robert Forbes, tué aussi par le troisième invité, nommé Thompson.

Cependant tout n'était pas terminé : deux nouveaux personnages, les frères Woodruf et Smith, vinrent bientôt se mêler au drame, armés chacun d'un revolver ; mais un quatrième invité qui Woodruf a coups de crosse de pistolet appliqués sur la nuque ; quand au second, il reçut de Fitzburgh, que l'on croyait mort et dont il venait venger le trépas, deux formidables coups de couteau dans le bas-ventre.

Ainsi, dans la salle du bal, neuf individus gisaient très dangereusement blessés ; onze avaient pris part au combat, dont les causes déterminantes ne sont pas connues. Les dames s'étaient enfuies dans une pièce voisine, mais la police ne vint pas.

PUBLICATIONS DE MARIAGES.

Jules Vossaert, menuisier, et Mathilde Théry, ébéniste.  
Polydore Wagnon, charpentier, et Fildeline Tiberghien, bobineuse.  
Edouard Coppens, tisserand, et Natalie Delaere, journalière.  
Louis Lepers, fleur, et Maria Dumont, journalière.  
Pierre Largillier, dresseur, et Claire Dubois, sans profession.  
Louis Baudin, ordisseur, et Sophie Bayart, tisserande.  
J.-B. Lepers, journalier, et Marie Florin, journalière.  
François Vandembrouck, fleur, et Camille Renard, journalière.  
Charles Boncours, marchand, et Caroline Flament, marchande.  
Henri Pinguet, agent de police, et Fildeline Lerouge, modiste.  
Edouard Moreau, garçon d'hôtel, et Juliette Bequereau, sans profession.  
Théodore Moalin, contre-maître, et Marie Lecat, repasseuse.

## COMMERCE

Alexandrie, 12 novembre.  
(Dépêche de la maison Arles Defour et Cie.)  
Marché calme, forts arrivages, fair 14 3/4, good fair 15 1/2, fret et change tendent à hausser.  
(Le câble direct entre Marseille et Alexandrie est toujours interrompu.)  
Liverpool, 18 novembre.  
(Dépêche de la maison Robert Rowland et Cie.)  
Marché plus animé, ventes : 10 à 12,000 balles, good fair Pernam 8 3/4.